

Critique du film La Mano invisible par Chloé Delos

Les travailleurs de l'ombre mis en lumière

Un maçon réfractaire. Un boucher borné. Un informaticien obscur. Une femme de ménage discrète. Une téléopératrice migraineuse. Une couturière éreintée. Un magasinier polyvalent. Une ouvrière désillusionnée. Un mécano enthousiaste. Un barman conciliateur. Leurs métiers mis en scène, tout le long du film, ces travailleurs vont devoir faire face à un public réactif et à des patrons de plus en plus exigeants.

Tous ces personnages que nous donne à voir David Macián dans son premier long-métrage, *La Mano Invisible* sorti en 2016, adapté du roman éponyme d'Isaac Rosa, viennent bouleverser la théorie de « la Main Invisible » d'Adam Smith, un philosophe et économiste écossais, père du libéralisme.

Avec un subtil alliage de fictionnel et de documentaire retranscrit par des scènes d'action entrecoupées de scènes d'interview, ce film nous propose une représentation qui a la particularité d'être une représentation de l'individualité. Chaque personnage baigne dans sa propre lumière, dans sa propre sonorité, dans son propre monde, plongé dans la frénésie dévorante de sa tâche.

Le premier plan, chef-d'oeuvre d'introduction nous met au fait du discours du film : les travailleurs sortent enfin de cette ombre, ils se dirigent vers la lumière. Là, ils seront vus, reconnus, admirés. Oui, mais pour combien de temps ?

Et c'est là le génie de David Macián qui, par une série d'ellipses de plus en plus courtes nous donne à voir la déchéance de ces interprètes. Car c'est aussi sur cette scène qu'ils seront jugés, hués, critiqués. Ce sera là, dans une admirable cacophonie qu'on leur refusera le droit de faire la grève. Ce sera là qu'ils seront confrontés, dans cette explosion de violence inattendue et en contraste brusque avec un début de film si paisible, aux autres hommes de l'ombre, à ceux qui réagissent, qui critiquent, qui jaugent sans se mouiller, c'est-à-dire au pire ennemi de tous : Monsieur Tout le Monde.

Des plans d'ensemble magistraux sont mis en parallèle dans ce film : ceux où les personnages portent le masque théâtral du travail, dans le hangar sous ces puits de lumière presque divine, et ceux où ces mêmes personnages revêtent la casquette de vrais travailleurs, ceux où ils se plaignent et se disputent longuement dans un café du coin.

Les costumes, magnifiques reflets de l'âme des protagonistes confortent l'idée d'une grande et belle mise en scène doublement mise-en-abyme. Qui d'autre qu'un réalisateur qui connaît bien les trois milieux pourrait mêler cinéma, théâtre et réalité avec autant de fluidité ? Le cinéma car ce sont des acteurs qui jouent devant une caméra ; le théâtre, parce que ce sont des comédiens mis en scène. Et la réalité, parce que ce sont de vrais travailleurs qui font face à une problématique dont l'ampleur est véritable dans le monde actuel.

Le résultat est un film fort, beau et percutant, tremblant d'une violence d'abord tamisée puis exprimée, et qui met en exergue des aspects et enjeux du capitalisme, du travail et de l'art, qu'au fond personne et surtout pas les jeunes qui comme moi n'ont aucune expérience véritable de la vie, ne comprend bien (pas même Adam Smith).